

fois et nécessairement la coopération du gouvernement, menacer de porter atteinte au crédit de la province. Il donna néanmoins l'assurance que, pour lui personnellement, il ne penchait ni pour un côté du fleuve ni pour l'autre; qu'il s'agissait encore de savoir sur quelle rive serait la grande ligne du chemin de fer entre les deux cités, et qu'il n'avait nullement, quant à lui, le pouvoir de trancher la question, même en supposant que la voie dût être prolongée au-delà de Québec; ce qui n'était pas encore tout-à-fait décidé.

Les membres de la députation exprimèrent à leur tour leur intention bien arrêtée d'appuyer les intérêts de la rive Nord pour obtenir le passage de la ligne, et dirent qu'ils s'adresseraient au parlement afin d'être autorisés à mener à fin cette entreprise au moyen d'une association, si le gouvernement ne se résolvait lui-même à la faire exécuter.

M. Hincès répondit en les assurant qu'il n'aurait pas de peine à obtenir l'autorisation nécessaire à cet effet.

Il y a certainement lieu d'approuver la suggestion qui fut à cette occasion la *Mercury* aux amis de leur pays de donner à la discussion de ce plan la tournure sérieuse que requiert son importance au lieu d'en faire un sujet de préférences et de rivalités locales. Le même journal est d'avis que la construction de chacun des deux embranchements du chemin de fer, loin de nuire à l'érection de l'autre, servira au contraire de stimulant pour en faire accélérer la complétion. Cette observation peut être vraie; mais d'ailleurs ce projet d'un chemin de fer sur la rive nord du fleuve, entre Montréal et Québec, nous paraît être calculé à produire les avantages que fait résulter de son accomplissement le prospectus que nous en avons déjà publié.

La Gazette officielle contient une proclamation offrant cinquante louis de récompense à celui qui procurera la découverte, l'arrestation et la conviction de la personne ou des personnes qui, dans la nuit du 16 février, ont enlevé, puis traîné à la grève le banc seigneurial de l'église de Lachine et commis d'autres dégâts sacrilèges dans le même lieu.

Actes officiels.

BUREAU DE L'ÉDUCATION, EST.
Montréal, 23e février, 1852.

Il a plu à Son Excellence le Gouverneur Général faire les nominations suivantes, sous les dispositions des Actes 9 Vic. ch. 27, et 12 Vic. ch. 50, savoir:

Bureau des Examineurs.

1. Le Rév. Jos. Auclair pour être Membre du Bureau Catholique des Examineurs pour le District de Québec, aux lieux et places du Rév. Louis Proulx qui a résigné.

2. Le Rév. J. Nelligan pour être Membre du Bureau Catholique des Examineurs de Québec, aux lieux et places du Rév. P. McAlbin, décedé.

Commissaires d'École.

1. J. B. Leclerc et Louis Conroy pour être Commissaires d'École pour la Municipalité Scolaire de la paroisse de St. V. comté de Richelieu.

2. Moys Chartrand et Charles Forêt pour être Commissaires d'École pour la Municipalité Scolaire du village de St. Janvier, comté de Terrebonne.

3. Olivier Guenet et Joseph Chartrand, pour être Commissaires d'École pour la Municipalité Scolaire No. 2 de St. Janvier, comté de Terrebonne.

4. Amable Côté, Thomas Tétré, Charles Timony, Joseph Turgeon et Phélie Shallow, pour être Commissaires d'École pour la Municipalité Scolaire de St. Gilles, comté de Lachine.

J. B. MEILLEUR, S. E.

On lit dans le *Canadien* de lundi, 1er mars: "Nécrologie. — Décédée en cette ville, le 27 février, presque subitement, à l'âge de 80 ans et 11 mois, dame Marie-Joséphine Brunet, veuve de Joseph Roy, cénier, mère de M. le juge Roy de Chicoutimi et tante de M. le lieutenant-général Chauveau.

Elle n'a survécu que cinq jours à une fille chérie, appui et consolation de sa vieillesse, et le chagrin a vaincu chez elle une force de caractère et de tempérament peu commune à son âge.

Les autres perdent en elle une de leurs plus grandes bienfaitrices. Placée à la tête d'une assez grande fortune, sa charité et sa libéralité étaient sans bornes. De nombreux enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants

lui bien-être desquels elle n'a cessé de s'intéresser, déplorent son long et sage pèlerinage. Un large cercle d'amis regrettera ses nombreuses vertueuses qualités aimables et le charme d'une conversation soutenue par une lucidité de mémoire et une vivacité d'intelligence qu'elle a conservées jusqu'à ses derniers instants.

Ses funérailles auront lieu demain dans la cathédrale, à neuf heures et demie. Le concours sera nombreux, si tous ceux à qui elle a fait du bien y assistent.

UNE LÉGENDE INDIENNE. — Un journal anglais de cette ville raconte ainsi la circonstance à laquelle l'île célèbre de Plantagenet a dû sa notoriété première: —

On rapporte qu'une pauvre fille sauvage étant en danger de mourir, fut abandonnée par sa tribu sur les bords de l'Ontario. Abandonnée par le mal, l'infortunée eut à peine le temps de se débarrasser de son vêtement de laine et de se couvrir d'une peau de bête, et de se réfugier sous le feu d'une source, et là, malheureuse et délaissée, elle se préparait à mourir. Ses vœux bravaient l'insupportable chaleur du soleil de juillet. Mais qu'étaient ces choses à la fille d'Ontario dont l'âme semblait vouloir se hâter de rejoindre les guerriers et les vierges de sa tribu chassant dans les plaines du Grand-Est. Les heures s'écoulaient et le soleil baissait à l'ouest, lorsque, vaincue par la fièvre qui minait ses forces, la fille sauvage se jeta pour rafraîchir ses lèvres brûlantes à la source qui bégayait à ses pieds. Elle en avait à peine goûté, qu'une sensation étrange parcourut son être; il lui sembla que le Grand-Est qui veillait sur sa tribu arrivait sur elle le trait de la mort. Mue par l'instinct de la conservation, elle fut aussitôt saisie d'une crainte, chaque trait, le mal dont elle avait été la proie, l'éclaircit. Elle se leva et se dirigea vers la source, et dès ce moment, elle ne devint qu'une jeune fille. On a conjecturé que telle est l'origine de la découverte de l'île de Plantagenet, et que la source qui opéra sur la fille indienne une cure aussi merveilleuse, est la même qui dans cette ville contribue tant à l'entretien de la santé.

Nous remettons forcément au prochain numéro l'insertion de plusieurs articles destinés à celui-ci.

Haut-Canada.

PROSÉLYTISME ANGLICAN À HAMILTON.

[Nous reproduisons, sur demande, la communication ci-dessous dont le style quelque peu chateaubriand n'ôte cependant rien à la gravité du sujet. Il y a d'autres faits, outre celui mentionné dans cette lettre, pour attester que l'on essaie en Canada des mêmes moyens pratiques en faveur de la conversion des catholiques.]

On écrit de Bradford (H. C.) au *Toronto Mirror*, à la date du 24 février: —

"L'un des plus criants outrages qui aient jamais provoqué l'indignation publique est en comment tenté contre les sentiments et les droits du peuple catholique romain de Hamilton.

"On a formé dans cette ville une association de dames dans le but apparent de venir en aide aux orphelins délaissés, mais, au fond, pour endoctriner les enfants des catholiques irlandais pauvres; c'est, du moins, à cette fin qu'ils ont de tout temps employé leur principaux efforts.

"L'aide de la législature leur a été récemment accordée et qu'ils ont en grande partie, pour parvenir à ce détestable but, comme on peut l'attester amplement les faits détaillés que possède à ce sujet le très Rév. pasteur d'Hamilton.

"Ces dames (que nous ne pouvons appeler femmes parce que ce terme impliquerait des sentiments d'humanité tout à fait incompatibles avec la conduite froidement inhumaine qu'elles ont adoptée à l'égard des orphelins catholiques pauvres) s'adressent maintenant à la corporation d'Hamilton afin d'en obtenir une allocation de £300 pour se mettre en état d'étendre leurs opérations au préjudice de la foi d'une portion considérable des citoyens de cette ville.

"Cette demande, que tout homme bien pensant devrait honnir avec indignation, est néanmoins expressément contenue par un parti dans le conseil; et, à moins que les sentiments amers de la communauté n'élevaient la voix contre sa criante injustice, elle sera accueillie par la majorité de ce corps.

On lit dans le *Canadien* de lundi, 1er mars: "Nécrologie. — Décédée en cette ville, le 27 février, presque subitement, à l'âge de 80 ans et 11 mois, dame Marie-Joséphine Brunet, veuve de Joseph Roy, cénier, mère de M. le juge Roy de Chicoutimi et tante de M. le lieutenant-général Chauveau.

Elle n'a survécu que cinq jours à une fille chérie, appui et consolation de sa vieillesse, et le chagrin a vaincu chez elle une force de caractère et de tempérament peu commune à son âge.

Les autres perdent en elle une de leurs plus grandes bienfaitrices. Placée à la tête d'une assez grande fortune, sa charité et sa libéralité étaient sans bornes. De nombreux enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants

lui bien-être desquels elle n'a cessé de s'intéresser, déplorent son long et sage pèlerinage. Un large cercle d'amis regrettera ses nombreuses vertueuses qualités aimables et le charme d'une conversation soutenue par une lucidité de mémoire et une vivacité d'intelligence qu'elle a conservées jusqu'à ses derniers instants.

Ses funérailles auront lieu demain dans la cathédrale, à neuf heures et demie. Le concours sera nombreux, si tous ceux à qui elle a fait du bien y assistent.

UNE LÉGENDE INDIENNE. — Un journal anglais de cette ville raconte ainsi la circonstance à laquelle l'île célèbre de Plantagenet a dû sa notoriété première: —

On rapporte qu'une pauvre fille sauvage étant en danger de mourir, fut abandonnée par sa tribu sur les bords de l'Ontario. Abandonnée par le mal, l'infortunée eut à peine le temps de se débarrasser de son vêtement de laine et de se couvrir d'une peau de bête, et de se réfugier sous le feu d'une source, et là, malheureuse et délaissée, elle se préparait à mourir. Ses vœux bravaient l'insupportable chaleur du soleil de juillet. Mais qu'étaient ces choses à la fille d'Ontario dont l'âme semblait vouloir se hâter de rejoindre les guerriers et les vierges de sa tribu chassant dans les plaines du Grand-Est. Les heures s'écoulaient et le soleil baissait à l'ouest, lorsque, vaincue par la fièvre qui minait ses forces, la fille sauvage se jeta pour rafraîchir ses lèvres brûlantes à la source qui bégayait à ses pieds. Elle en avait à peine goûté, qu'une sensation étrange parcourut son être; il lui sembla que le Grand-Est qui veillait sur sa tribu arrivait sur elle le trait de la mort. Mue par l'instinct de la conservation, elle fut aussitôt saisie d'une crainte, chaque trait, le mal dont elle avait été la proie, l'éclaircit. Elle se leva et se dirigea vers la source, et dès ce moment, elle ne devint qu'une jeune fille. On a conjecturé que telle est l'origine de la découverte de l'île de Plantagenet, et que la source qui opéra sur la fille indienne une cure aussi merveilleuse, est la même qui dans cette ville contribue tant à l'entretien de la santé.

Nous remettons forcément au prochain numéro l'insertion de plusieurs articles destinés à celui-ci.

Les catholiques d'Hamilton forment aujourd'hui plus d'un tiers de la population; et il y a, cependant, ici des hommes qui délibèrent s'ils ne feront pas peser sur eux une taxe pour le soutien d'une institution qui fait insulte à leurs sentiments, blesse leur foi, pervertit leurs fils orphelins et voudrait les amener à maudire la religion dans laquelle sont morts leurs pères.

Catholiques d'Hamilton! parmi ces corps qui maintiennent reposent dans la terre de vos cimetières, il en est qui vous crient de soutenir les malheureux orphelins à la ruine spirituelle que des démons à figure angélique voudraient attirer sur eux. Serez-vous sourds à leur appel?

Pourquoi ne pas vous réunir en masse pour manifester ouvertement votre indignation à cette noirce et deshonorable insulte faite à votre intelligence comme hommes, à vos droits comme citoyens, et à votre foi comme catholiques?

Grand Dieu! serait-il possible qu'au 19e siècle, et sur cet hémisphère — azile des nations persécutées — une société religieuse fût taxée pour entretenir un prosélytisme systématique contre leurs propres enfants, et que la liberté indignée ne proférerait pas ses anathèmes contre la tête capable de concevoir un pareil dessein!

Hélas! malheureux exilés d'Erin, où et quand trouverez-vous un lieu de repos à l'abri de la persécution?

J. J. D.

FAITS DIVERS.

On écrit de Chambéry, le 20 janvier: "La fête de saint François de Sales a été célébrée hier dans notre ville avec la pompe accoutumée. C'est sans nous est cher à la fois comme patron des diocèses de Chambéry et d'Annecy, et comme l'un des écrivains les plus distingués de la langue française. François de Sales eut la gloire de combattre l'hérésie dans son berceau et de jeter, par ses écrits inimitables, les premiers fondements de notre langue, informe jusqu'à lui. Il partagea avec deux autres Savoisiens, Vaugelas et Saint-Réal, nés à Chambéry, l'honneur d'avoir écrit nos guides, et presque dans toute sa pureté, à la fin du seizième siècle, ce bel idiome qui, grâce à sa clarté et à sa précision, est devenu européen. À ses efforts persévérants, à son zèle infatigable, la Savoie est encore redevable d'avoir conservé intacte la foi de ses pères.

On élève des statues aux citoyens qui ont bien mérité de la patrie; le pays natal de saint François de Sales semble seul avoir oublié les services éminents rendus, il y a deux siècles, par cet homme généreux. Espérons qu'un monument s'élèvera bientôt à sa gloire comme témoignage de reconnaissance et pour réparer un trop long oubli."

On lit dans le *Canadien* de lundi, 1er mars: "Nécrologie. — Décédée en cette ville, le 27 février, presque subitement, à l'âge de 80 ans et 11 mois, dame Marie-Joséphine Brunet, veuve de Joseph Roy, cénier, mère de M. le juge Roy de Chicoutimi et tante de M. le lieutenant-général Chauveau.

Elle n'a survécu que cinq jours à une fille chérie, appui et consolation de sa vieillesse, et le chagrin a vaincu chez elle une force de caractère et de tempérament peu commune à son âge.

Les autres perdent en elle une de leurs plus grandes bienfaitrices. Placée à la tête d'une assez grande fortune, sa charité et sa libéralité étaient sans bornes. De nombreux enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants

lui bien-être desquels elle n'a cessé de s'intéresser, déplorent son long et sage pèlerinage. Un large cercle d'amis regrettera ses nombreuses vertueuses qualités aimables et le charme d'une conversation soutenue par une lucidité de mémoire et une vivacité d'intelligence qu'elle a conservées jusqu'à ses derniers instants.

Ses funérailles auront lieu demain dans la cathédrale, à neuf heures et demie. Le concours sera nombreux, si tous ceux à qui elle a fait du bien y assistent.

UNE LÉGENDE INDIENNE. — Un journal anglais de cette ville raconte ainsi la circonstance à laquelle l'île célèbre de Plantagenet a dû sa notoriété première: —

On rapporte qu'une pauvre fille sauvage étant en danger de mourir, fut abandonnée par sa tribu sur les bords de l'Ontario. Abandonnée par le mal, l'infortunée eut à peine le temps de se débarrasser de son vêtement de laine et de se couvrir d'une peau de bête, et de se réfugier sous le feu d'une source, et là, malheureuse et délaissée, elle se préparait à mourir. Ses vœux bravaient l'insupportable chaleur du soleil de juillet. Mais qu'étaient ces choses à la fille d'Ontario dont l'âme semblait vouloir se hâter de rejoindre les guerriers et les vierges de sa tribu chassant dans les plaines du Grand-Est. Les heures s'écoulaient et le soleil baissait à l'ouest, lorsque, vaincue par la fièvre qui minait ses forces, la fille sauvage se jeta pour rafraîchir ses lèvres brûlantes à la source qui bégayait à ses pieds. Elle en avait à peine goûté, qu'une sensation étrange parcourut son être; il lui sembla que le Grand-Est qui veillait sur sa tribu arrivait sur elle le trait de la mort. Mue par l'instinct de la conservation, elle fut aussitôt saisie d'une crainte, chaque trait, le mal dont elle avait été la proie, l'éclaircit. Elle se leva et se dirigea vers la source, et dès ce moment, elle ne devint qu'une jeune fille. On a conjecturé que telle est l'origine de la découverte de l'île de Plantagenet, et que la source qui opéra sur la fille indienne une cure aussi merveilleuse, est la même qui dans cette ville contribue tant à l'entretien de la santé.

Nous remettons forcément au prochain numéro l'insertion de plusieurs articles destinés à celui-ci.

On écrit de Chambéry, le 20 janvier: "La fête de saint François de Sales a été célébrée hier dans notre ville avec la pompe accoutumée. C'est sans nous est cher à la fois comme patron des diocèses de Chambéry et d'Annecy, et comme l'un des écrivains les plus distingués de la langue française. François de Sales eut la gloire de combattre l'hérésie dans son berceau et de jeter, par ses écrits inimitables, les premiers fondements de notre langue, informe jusqu'à lui. Il partagea avec deux autres Savoisiens, Vaugelas et Saint-Réal, nés à Chambéry, l'honneur d'avoir écrit nos guides, et presque dans toute sa pureté, à la fin du seizième siècle, ce bel idiome qui, grâce à sa clarté et à sa précision, est devenu européen. À ses efforts persévérants, à son zèle infatigable, la Savoie est encore redevable d'avoir conservé intacte la foi de ses pères.

On élève des statues aux citoyens qui ont bien mérité de la patrie; le pays natal de saint François de Sales semble seul avoir oublié les services éminents rendus, il y a deux siècles, par cet homme généreux. Espérons qu'un monument s'élèvera bientôt à sa gloire comme témoignage de reconnaissance et pour réparer un trop long oubli."

Le système d'achat et de vente des bénéfices est aussi complètement organisé que le transfert des fonds. Le dernier numéro de l'*Ecclésiastical Gazette*, qui est généralement lu par le clergé (anglican), ne contient pas moins de vingt-deux avis annonçant des bénéfices en vente dans ce moment. On verra par les exemples que nous citons plus bas que feu M. Robin (le célèbre commissaire-priseur) n'aurait pas pu l'emporter sur la description charlatanesque (*Puffin description*) de la propriété à vendre.

Cession d'un riche bénéfice. — Agréablement situé dans une belle et saine partie de Cornwall, un terrain fertile d'environ 100 acres dépend du bénéfice. Les dîmes sont reçues en argent, et le revenu total, y compris la jouissance du presbytère et les terres qui sont excellentes, peut être estimé à 1,200 livres sterling (30,000 fr.) par an. La population est très nombreuse et le bénéficiaire actuel est dans la 75e année de son âge. Le vendeur ne ferait pas de difficultés pour allouer des intérêts sur le prix jusqu'à la mort du possesseur actuel. Une carte des dépendances du bénéfice et un plan du presbytère peuvent

être examinés au bureau de M... Le prix que l'on demande est très modéré.

Voici un autre avis plus modeste: "Vente d'un bénéfice situé dans une belle et salubre partie du midi de l'Angleterre. Sa valeur est d'au moins 200 livres sterling (5,000 fr.) par an. La population est très peu considérable, et il y a une perspective de vacance très prochaine.

"La jolie petite paroisse de Bonny est en suite mise aux enchères.

"Pour entrer en possession prochainement, M... est chargé de vendre de gré à gré la prochaine jouissance de la cure de Bonny, très joli village sagement situé dans un beau district agricole entre Nottingham et Longborough. La maison en est confortable et bien bâtie. On y trouve aussi des dépendances très complètes, un grand jardin, etc... Le revenu provient entièrement de terres qui en dépendent (environ 163 acres, qui se trouvent situées autour de la maison, dans une enceinte clôturée), et il monte à environ 410 livres [10,250 fr.] par an. Population, environ 776 habitants. Le bénéficiaire actuel est dans sa 62e année."

Le *Galvani's* cite encore cette annonce, qui surpasse les autres: "Avis aux possesseurs de bénéfices. — Si quelqu'un désirait vendre la prochaine mise en possession d'un bénéfice d'une petite valeur, dans un district rural, on trouverait un acheteur en s'adressant au *Galvani's* au rév. E. C. Tison, à Wakefield, Yorkshire. On désire qu'il n'y ait à faire qu'un seul service par jour, que la maison soit confortable ou facile à mettre en cet état, et la mise en possession prochaine. On tiendrait d'un ruisseau fournissant des truites (a trout stream)."

Le *Galvani's*, après avoir cité ces annonces, ajoute: "Si cet ecclésiastique anglican, d'un exemple si peu flatteur, réussit, en payant son chemin de guinée, à arriver à une paroisse rurale confortable, où son évêque lui permettra de priver ses paroissiens de leur droit à deux services, et où son presbytère sera très confortable avec un ruisseau à surveiller leurs intérêts spirituels par la *Providence de Dieu*. Il est triste, dans ces jours difficiles et de détresse morale, quand tout fils loyal de l'église devrait mettre son épau à la roue, de voir un membre du clergé (anglican) publier hautement son désir de ne faire que la moitié de son devoir, d'acheter une position où il puisse toujours être à l'aise, et d'être guidé dans son choix par l'attrait d'un ruisseau fournissant des truites."

"Tout cela est parfaitement vrai; mais quand on fait des bénéfices ecclésiastiques une marchandise au profit des seigneurs héréditaires des curés de Henri VIII et d'Elizabeth, faut-il être surpris que des acheteurs se présentent? Au point où les choses en sont venues y a-t-il moyen d'obtenir autrement un bénéfice; et veut-on qu'un anglais donne gracieusement ce qu'il peut vendre fort cher?"

Le scandale contre lequel le *Galvani's* réclame est la conséquence fatale du schisme de Henri VIII et de l'asservissement de l'église au pouvoir séculier. Qui veut le principe doit subir les conséquences, et c'est parce que tout anglais intelligent et consciencieux est pénétré au fond du cœur de cette vérité, que nous voyons faire tant de progrès au retour de l'Angleterre vers le catholicisme, qui seul peut mettre un terme aux abus honteux devenus l'essence même de l'anglicanisme."

COMMANDES POUR L'EUROPE.

Le Soussigné informe très respectueusement MM. les Curés, qu'il recevra avec beaucoup de reconnaissance, les ordres qu'on voudra bien lui confier pour L'YVES, ORNEMENTS, DÉCORÉS en tous genres, objets qu'on désirerait faire venir d'Europe; il espère que ceux qui l'honoreront de leur confiance, auront à se féliciter de lui avoir donné la préférence. Vu que son agent, M. Joseph CHATELAIN de Québec, qui vient de partir pour l'Europe, en fera lui-même le choix, et qu'il peut lui adresser ses commandes à

J. B. ROLLAND,
No. 8 Rue St. Vincent.

9 février 1852.

A VENDRE

ARENTE ANNUELLE, FONCIÈRE, au Village de Providence, dans la Paroisse de St-Hyacinthe, au Sud de la Rivière Yamaska, dans l'endroit le plus agréable du Nouveau Village de Providence, un grand nombre d'EMPLACEMENTS de 50 pieds de front sur 90 pieds de profondeur, bordés de rues de 45 pieds de largeur. La vente aura lieu à St-Hyacinthe le 28-Avril prochain à 10 heures 3/4. Le numéro de chaque emplacement assigné à chacun des intéressés par le billet, qu'il tiendra.

PAR BALLOTAGE.

Le montant de la rente annuelle sera également de Trois Piastres par emplacement, payables au commencement de chaque année de propriété.

Pour plus amples renseignements s'adresser au procureur, Ed. CREVIER, Proc.

St-Hyacinthe, 2 Mars 1852.

LIVRES NOUVEAUX.

BIOGRAPHIE DU CLERGE CONTEMPORAIN, par un Solitaire, 10 vols. 12 portraits.

ANNEE DE MARIE ou pèlerinages spirituels de la Mère de Dieu, suivis de méditations sur plusieurs des principaux vérités de la Religion; 2 vols 12 figures.

HISTOIRE DES PRINCIPAUX SAINTS, par M. PABLE Ponget, 2 vols 12.

EXPLICATION DES ÉPÎTRES DE S. PAUL, par une analyse qui découvre l'ordre et la liaison du traité; par une phrase qui expose en peu de mots la pensée de l'auteur; par un commentaire avec notes pour le dogme, pour la morale et pour les sentiments de piété; par le P. Bernardin du Picquigny; 4 vols 12.

L'HOMME D'ORATION, ses méditations et entretiens pour tous les jours de l'année, par le P. Jacques Nout 10 vols 12.

MÉDITATIONS SELON LA METHODE de St. Ignace, sur la vie et les mystères de N. S. J. C. 5 vols 12.

MÉDITATIONS DE S. ANSELME, Archevêque de Cantorbéry et Docteur de l'Eglise, Paris, 1848. 2 vols 12.

En vente chez

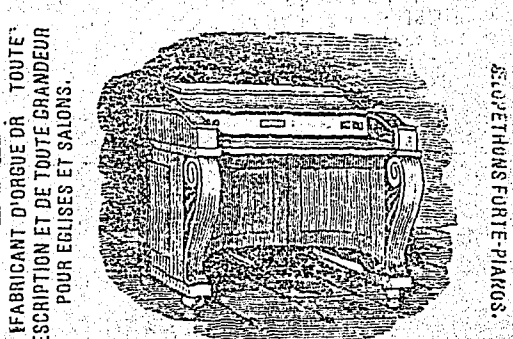
E. R. FABRE et Cie.

3, Rue St-Vincent.

2 mars 1852.

SAMUEL R. WARREN.

No. 10, RUE SAINT JOSEPH.



LES particuliers et les Congrégations qui désirent se procurer des instruments du genre ci-dessus spécifiés, et dont la fabrication supérieure et l'élégance des formes sont d'avance garanties, trouveront leur avantage à passer à l'établissement susdit afin d'examiner et juger par eux-mêmes.

Vingt-neuf années d'expérience et d'une étude soignée de son art, ont mis le maître de cet Etablissement en état de contribuer aux diverses améliorations déjà introduites dans la structure des orgues et des fort-pianos, et de faire concurrence en cette ligne aux fabrications de ce pays et de l'étranger.

Pour les particuliers ou les Congrégations des paroisses de peu d'étendue, qui ne seraient pas à même d'acquiescer des ORGUES de grande dimension, L'HARMONIUM et le ZÉLOPHON sont parfaitement de mise, parce qu'ils sont moins susceptibles de dérangements (par la perfection actuelle de leur structure) que les Orgues et les Fort-Pianos, et coûtent très peu.

N. B. — On n'a fait les instruments, on les accorde et on les répare à court avis. Malgré que se produit encore à cet égard de la part de Congrégations qui achètent de véritables boîtes à sifflets (sous le nom d'ORGUES POUR EGLISES) construites par des ouvriers du commun qui ont à peine un peu de notions qu'exige la pratique de l'orgue, et qu'ainsi, lorsque la vérité s'est fait jour, elles aperçoivent qu'elles ont donné leur argent en pure perte, — ce qui sous aucun rapport n'est un travail à désirer, celui de remodeler et de faire un objet passable d'une chose ainsi faite que l'on désigne du nom d'ORGUE.

Montréal, 10 Septembre 1851.

ture semblait seule éveillée, car j'us un bruit, pas un son ne s'élevait pour trahir la présence humaine; le vent même se taisait dans les gorges appenniniques, dont les masses vertes, grises et blanches présentaient partout, depuis la demeure de l'homme jusqu'à celle des tempêtes et des neiges éternelles, le silence et l'immobilité du repos et du calme.

A mesure cependant que les vapeurs s'élevaient, on apercevait plus distinctement sur un chemin, suivant en précipitation les ondulations des collines et des bois de la vallée, une masse assez considérable d'individus dont les rayonnements relevés et les riches couleurs indiquaient le rang et la richesse. Ils marchaient sans ordre, tantôt en file, tantôt par groupes; se suivant aussi à de longs intervalles, et se dirigeant tous vers la partie nord du val qui se rétrécissait alors tellement, que les observateurs placés sur la route les eurent bientôt perdus de vue.

Madia regarda Castruccio immobile à sa place, et secouant la tête: — Signore, si je ne me trompe, ce sont ceux qui se jettent desquels la république voudrait être depuis longtemps déjà. Ce sont ces conjurés dont vous parlez: le signor Salerni, dans sa lettre d'hier, ils vont se réunir, etc.

— Et connais-tu le lieu de leur réunion, demanda vivement Castruccio?

— Oui, signor, du moins je suppose (car ils ne peuvent aller autre part) qu'ils vont à la grotte de Sainte-Catherine.

— A la grotte de Sainte-Catherine?

— Oui, signor; c'est une immense caverno

située à un mille d'ici, à peu près, et dans un des endroits les plus sauvages de la vallée.

— Tu en connais le chemin?

— Parfaitement, signor, parfaitement; j'y allais dans mon enfance, pour dénicher des oiseaux.

— Eh bien! tu m'y conduiras!

— Quoi! votre seigneurie s'exposerait au milieu de ces excommuniés...

— Oui, Madia, oui; mais avec une bonne troupe d'archers qui les tiendront en respect et les mettront à notre disposition. Vite, partons, nous serons plus tôt de retour.

Castruccio s'éloigna plein de joie d'une découverte qui mettait ses ennemis en son pouvoir, et de la nouvelle importance que son service allait lui donner aux yeux de la république.

Suivant son projet de la veille, Nella, dès qu'il fit jour, appela sa vieille compagne, et dès que Madia eût préparé les seules montures qui fussent à la villa, une mule et une âme les deux femmes prirent la route du Val en descendant une petite pente douce circulant à travers de vertes collines et de riches moissons.

La jeune fille était vêtue d'une simarre ample et longue de velours, couleur de laque; dont les manches larges, près de l'épaule, se terminaient en pointe et couvraient la moitié de la main; le tour du cou, l'extrémité des manches et le bas de la robe étaient garnis d'une petite bande d'or, proportionnée au peu de fortune de la jeune fille; sa robe de dessous était, ainsi que les manches collantes de

velours bleu-clair, une ceinture blanche et toute une entourait une taille longue et svelte des cheveux noirs, négligemment bouclés, s'échappaient de dessous le chaperon de velours, pareil à celui de la robe, dont la partie relevée était noire avec quelques filets d'or; une petite manta destinée à la préserver de l'air vif du matin, et que le mouvement avait rejeté en arrière, complétait le costume de Nella.

Shinà avait une simarre plus foncée que celle de sa maîtresse, une robe de dessous blanche, et un capuchon bleu ramené sur sa tête.

— Je suis heureuse, ma bonne Shinà, d'accomplir enfin ce petit pèlerinage; je ne sais, mais j'ai le pressentiment qu'il portera d'heureux fruits et que l'intercession de sainte Catherine ramènera la paix et le bonheur dans notre pauvre famille, dit la jeune fille, en pressant sa monture paresseuse.

— Que votre souhait s'accomplisse, signor, c'est tout ce que je demande à la madone, répondit, en se signant, la vieille Italienne, dont la figure ridée et noircie par le temps, formait un étrange contraste avec l'éclat pur et blanc de la gracieuse Nella. C'était la feuille naissante à côté de celle qui tombe. Elle présentait le passé.

Elles cheminaient ainsi pendant une heure environ, suivant le sentier sur lequel Castruccio avait remarqué le matin les nobles conjurés, bientôt elles s'enfoncèrent sous un épais taillis où le val devenait plus étroit, et quelques minutes après elles se trouvèrent sous

une voûte d'arbres contre laquelle se brisaient les rayons du soleil.

Bien que Nella connût parfaitement ce chemin, elle s'arrêta, comme éblouie de la solitude qui régnait autour d'elle. Le murmure bruyant d'une cascade qui se trouvait à l'entrée de la grotte où s'élevait la chapelle de Sainte-Catherine, contribuait encore à l'aspect mélancolique et sauvage de ces lieux.

— N'as-tu rien entendu, ma bonne Shinà, dit-elle en regardant d'un air craintif, autour d'elle. Il m'a semblé entendre...

— Moi aussi, signor, répondit vivement la vieille... des voix d'hommes...

— Oui, dit tout bas la jeune fille, en palissant de crainte.

— Que le ciel nous protège, signor; réfugiés-nous aux pieds de Sainte-Catherine, la grotte est presque noire, nous pourrions nous racher.

Les deux femmes se signèrent avec dévotion et pénétrèrent dans la grotte, qui n'était qu'à quelques pas de là; mais à peine y furent-elles arrivées, et avant de pouvoir descendre de leurs montures, elles furent entourées et saisies par un grand nombre d'hommes armés que l'obscurité de la caverne les avait empêchées de distinguer.

Après une courte délibération, quelques uns de ceux qui entouraient les deux femmes, sortirent précipitamment et rentrèrent au bout de quelques minutes, qui parurent bien longues aux deux captives, dans l'incertitude du sort auquel elles étaient réservées.

On échangea de nouveau quelques paroles à

voix basse, et l'on fit signe à Nella et à Shinà de descendre de leurs montures qui furent attachées dans la caverne à des anfractuosités de rochers. Puis un homme, complètement caché, comme ses compagnons, dans les plis de sa longue clamade, prit la jeune fille et Shinà de vouloir bien le suivre; comme cette prière était un ordre elles n'hésitèrent pas à montrer une obéissance passive.

Elle se tenait serrée l'une contre l'autre, osant à